

## LES SIRÈNES DE CAPRI

*J'ai rêvé dans la Grotte où nage la sirène...*  
« El Desdichado », Nerval

La *Casa come me* venait de m'apparaître au détour du sentier. D'un point rouge enfoui au cœur des pins et des arbousiers, elle s'était métamorphosée en volume géométrique parfait incrusté sur une langue rocheuse.

Son architecture ne se rattachait à rien de connu, ni pittoresque local, ni modernisme cataloguable. Une maison telle que jamais il n'en exista de par le monde. Malaparte l'avait dessinée et voulue à son image, orgueilleuse, isolée, inaccessible, face à la fureur des flots. Inattendue mais en harmonie miraculeuse avec le paysage. Indiscreète, pourtant, par sa couleur rouge qui tranchait sur la roche grise, bordée de vert et d'azur. Sur son dos, la reproduction exacte de l'escalier d'une petite église de Lipari, lieu d'exil de Malaparte. Tous ces mois qu'il avait passés à rêver de la douceur d'une autre île...

Je m'arrêtai pour allonger ma jambe sur la murette. Tout en massant mon genou douloureux, je savourais un moment de grâce. Personne sur le sentier, juste le murmure de la mer et les cris des oiseaux, le parfum des lentisques et des myrtes et cette fascinante villa avec une bizarre virgule blanche sur son toit.

Le sentier qui descendait depuis la via Pizzolungo s'arrêtait rapidement, barré par une grille surmontée d'une arcade en moellons. Sur la droite, s'élevant de la crique où s'était baignée Brigitte Bardot dans *Le Mépris*, je voyais le tracé net des escaliers de brique interrompus de temps à autre par une portion de ciment. Un trajet beaucoup plus court pour atteindre la maison, que celui qui continuait au-delà de la grille et sinuait, invisible sous le couvert des arbres, jusqu'à la terrasse du rez-de-chaussée de la *Casa come me*.

Enfin, j'allais la voir de tout près ! Et même de l'intérieur ! J'allais voir cet étonnant effet de proximité que donnent les grandes baies vitrées ouvrant sur les rochers de l'anse de Matromania. Ils semblent se presser contre les vitres dans le film de Godard.

Un écriteau indiquait « Fondation Ronchi ». C'est bien ce que m'avait dit Adelchi. Il m'avait aussi dit de ne pas hésiter à pousser la grille qui serait ouverte ce jour-là, exceptionnellement.

Il m'avait proposé avec son accent irrésistible :

— Si tu veux, je viens te chercher en bateau, *al porto di Marina Piccola*... C'est plus court !

Mais j'avais eu peur de me retrouver dans un bateau toute seule avec lui, alors que je le connaissais si peu.

Lui m'avait bien repérée, tous ces jours où j'étais montée à Anacapri pour avoir une connexion Internet et un ordinateur. Comme « le point Internet » avait des horaires élastiques, j'étais obligée d'attendre et j'étais devenue une habituée du bar d'à côté. Devant un cappuccino, j'écrivais mon journal ou des cartes postales.

La solitude ne me pesait pas dans la journée. C'était vers le soir, lorsque l'humidité nocturne tombait, que le moral descendait en chute libre. Au mois de mars, les touristes n'étaient là que pour le week-end. Mais c'était surtout des Napolitains qui venaient en voisins, en couple ou en famille.

La piazzetta, à fuir en saison, était calme, et les cafés ne réunissaient que des amis du coin, habitués à prendre l'apéritif en échangeant les nouvelles du jour. Alors, mon exil se faisait cruel et je me demandais pourquoi j'avais fui les êtres que j'aimais, si je devais être aussi malheureuse loin d'eux...

Là-dessus, avec tous les dénivelés capriotes, s'était déclarée une douleur au genou dès le premier jour, me laissant bien peu d'espoir de profiter des neuf qui me restaient.

Et puis Adelchi était venu à moi, éphèbe de vingt ans, blond, bouclé, qui n'avait d'italien que le nom et son doux parler. Il était né près de Trieste. Est-ce pour cette raison qu'il aurait pu aussi bien passer pour un Autrichien, l'occupant haï de jadis qui avait blondi les vieilles souches latines ?

La première fois qu'il m'aborda, ce fut à Anacapri, au moment où j'allais m'asseoir sur un banc de céramique colorée, le long de la piazzetta de Santa Sofia. Il avait surgi à mes côtés comme une ombre lumineuse, avec sa chevelure bouclée qui rayonnait tout autour de son visage. Il me demanda d'où je

venais, ce que j'avais vu de Capri. Il m'indiqua toutes les balades qu'on pouvait faire depuis Anacapri jusqu'à la Punta di Carena, la Migliera, la Villa Damecuta...

Je le trouvais bien jeune, à côté de mes quarante ans épanouis. Il me parlait fort amicalement et librement. Soit les Italiens s'étaient bien améliorés dans leurs méthodes de séduction depuis que j'avais eu affaire à eux, à quinze ans, sous l'œil vigilant de ma mère. Soit celui-ci était animé par d'autres intentions, ou pas d'intentions du tout. Juste le désir de savoir.

Ma présence à temps plein au mois de mars, à me promener et à dîner seule au restaurant, ne pouvait que piquer la curiosité des indigènes. Et tout devait se savoir sur la petite île de Capri. Il me suffisait de rencontrer le regard réprobateur des femmes qui venaient prendre l'apéritif avec leurs amis, le soir, sur la piazzetta.

Adelchi n'insista pas lorsque je me levai du banc, ne sachant plus quelle attitude adopter avec lui. Il se leva aussi et prit congé le plus naturellement du monde.

La deuxième fois que je tombai sur lui, c'était au crépuscule, alors que je m'étais risquée jusqu'au belvédère qui termine la via Tragara, face aux trois rochers des Faraglioni qui s'élèvent en pleine mer. Dans la pénombre humide, il me reconnut et me rappela :

— Adelchi ! Tu te souviens de moi ?

Le tutoiement est naturel aux Italiens, comme à la plupart des Méditerranéens. Il abolit tout de suite les distances d'âge et de relation.

Il me conseilla vivement de ne pas poursuivre ma promenade plus avant à cause du *buio*, l'obscurité qui allait noyer le petit chemin qui longeait la falaise au-delà du belvédère.

Je lui dis que je connaissais le chemin puisque dès le premier jour, je m'étais précipitée pour voir la maison de Malaparte.

— La *Casa come me*... Elle t'a plu ?

— Quelle merveille ! C'est tellement frustrant de ne pas pouvoir s'en approcher !

Ses dents blanches brillèrent dans la nuit. Il riait à l'avance de ce qu'il allait me proposer.

— *Dami un bacio* et je te montrerai tout ce que tu voudras *della Casa Malaparte* !

Mon peu d'italien, surtout acquis en écoutant des chansons d'amour, m'avait suffi pour comprendre ce qu'il me demandait.

J'étais tout de même interloquée de son audace. Charmée mais bousculée. Et méfiante. Les Italiens beaux parleurs, prêts à tout pour obtenir ce qu'ils veulent. Je m'approchai de lui prudemment, tout en jouant la femme mûre amusée. Il était très grand, encore plus dans cette nuit tombante. Sur la pointe des pieds, je m'apprêtais à effleurer sa joue de mes lèvres. Il m'attira alors vers lui brusquement pour me planter un baiser sur les lèvres. Pas un baiser d'amoureux, profond et conquérant. Plutôt un baiser frondeur, provocateur, comme s'il voulait voir ma réaction.

Je rejetai la tête en arrière sans chercher à me libérer de son étreinte. Il rit de nouveau et je vis ses belles dents étinceler de jeunesse et de santé dans un visage encore adolescent. Il m'embrassa plus doucement, plus tendrement, en me caressant le dos. Et je fondis dans cette douceur presque enfantine. Dans la faible clarté du crépuscule, j'apercevais de tout près les longs cils de ses paupières fermées comme s'il accomplissait un acte grave ou plein de délice.

Il ne me troublait pas, du moins pas comme un homme. Mais un violent désir de le serrer contre ma poitrine se leva en moi comme une tempête. Refermer passionnément mes bras sur lui et le bercer comme un enfant... Terrifiée devant cette pulsion inexplicable, je lui rendis son baiser, un baiser chaste, bouche fermée, sinon la signification en aurait été tout autre et nous aurait entraînés dans des abîmes dont nous n'étions pas sûrs de revenir indemnes.

Il le comprit et s'écarta de moi en me retenant par les mains.

— Alors ? Tu veux voir la *Casa come me*, qui ressemble au maître qui l'a dessinée ?

— J'aimerais bien mais je sais que le public n'y a pas accès.

— Le public, non, mais moi, si. Et donc, je peux t'y faire rentrer. Demain, si tu veux, tu seras mon invitée.

Je le regardai avec étonnement et considération.

— Vous voulez dire que la *Casa come me* vous appartient ?

— Non. Je ne suis pas assez *ricco* ! Je suis en séminaire avec d'autres étudiants dell'Università Ca'Foscari di Venezia. Nous étudions l'archéologie avec le Professeur Ermete.

— Les palais de Tibère ?

— *Si*. Mais aussi les édifices religieux. Je te présenterai au Professeur Ermete. Tu lui plairas sûrement.

— Je ne cherche pas d'aventures, Adelchi ! Je suis mariée.

— Ça ne fait rien. Ton mari, il est loin ! me répondit-il en riant.

Il vit mon air inquiet.

— *È uno scherzo* ! Tu ne risques rien, seulement une conversation un peu ennuyeuse avec un docteur très savant. Mais je sais que tu t'intéresses à la culture, je t'ai vue lire et écrire au café d'Anacapri. Tu es un *intellettuale* ! Le professeur sera content de parler avec toi.

— En français ?

— Ah non ! Il parle l'italien, le grec et l'allemand. Mais pas le français. *Ma tu parli un poco italiano, no ?*

— Je vais avoir du mal...

— Alors, c'est oui !

C'est là qu'il m'avait proposé le bateau. Mais je me méfiais encore de lui. Je connaissais l'esprit entreprenant des Italiens...

Je poussai donc la grille, obéissant aux consignes d'Adelchi, et commençai à descendre l'ancien sentier de chèvre que Malaparte avait fait aménager pour conduire à sa demeure. Le feuillage des taillis d'euphorbes et de lentisques formait une voûte si basse qu'il fallait presque se courber en descendant les lacis bordés d'une murette de pierre, écroulée par endroits. Le chemin était long, étroit, obscur sous la pénombre végétale mais par moments, tout le paysage marin apparaissait dans un éclair de lumière bleue, de la presque île de Sorrente jusqu'à la petite casemate rouge qui se trouvait juste à mes pieds, maintenant.

Encore quelques escaliers dans la tiédeur embaumée du sous-bois et je me retrouvai sur la passerelle qui joint l'escalier monumental de la *Casa come me* au reste de la montagne. Devant moi, la perfection de ce trapèze de marches voulu par Malaparte pour accéder à la terrasse de sa maison. Sur l'azur du ciel, l'escalier nu se découpait comme un temple antique, d'une civilisation pré-hellénique, pré-humaine, tout simplement, digne des Atlantes dans sa majesté étrange et immémoriale. Soudain, aussi ravissant fût-il, on n'appartenait plus au monde ordinaire de Capri. Le spectacle d'une géométrie épurée au milieu d'un espace infini avait quelque chose d'effrayant. Ce lieu appartenait au *dirum* des Anciens. On y sentait une présence divine terrifiante qui écrasait l'homme. La seule fois où j'avais éprouvé cette sensation était celle de ma visite au Parthénon par une fin d'après-midi de printemps, où nous n'étions que quelques visiteurs. Les nuages couraient à toute allure dans le ciel bleu d'Athènes, poussés par un vent dont nous ne percevions pas le moindre souffle à terre. Autour de nous, tout semblait figé dans une immobilité surnaturelle. Nous étions comme sur le toit du monde, dans un espace entre les dieux et les hommes, superbe mais effrayant.

Je saisissais l'énormité de l'orgueil de Malaparte dans son entreprise et pourquoi il avait voulu faire de cette maison son « portrait de pierre », à l'angle le plus féroce de la douce Capri.

Résistant au désir de gravir cet escalier sacré par les vents et le soleil pour m'élever encore davantage dans le ciel, je le contournai et atteignis le portillon qui précédait les marches de l'entrée.

Aucun humain en vue. Aucun bruit hormis celui de la mer et du vent. Le soleil rejoignait lentement son à-pic de midi. Je frappai doucement à la porte, plusieurs fois, prête à renoncer dans ma crainte devenue maintenant quasi religieuse. Il me semblait frapper à la porte d'un temple comme une postulante à une initiation qui changerait le cours de ma vie.

La porte finit par s'entrouvrir sur un jeune homme aussi brun qu'Adelchi était blond. Il me considérait d'un air étonné et méfiant.

— *Buongiorno ! Io sono un amica di Adelchi*, lui dis-je dans mon italien basique.

Au moment où il allait me répondre en me laissant sur le seuil, la silhouette d'Adelchi apparut dans l'ombre de l'entrée et lorsqu'il me vit, il se précipita en écartant son compagnon. Il lui dit rapidement quelques mots en italien que je ne compris guère, puis se tourna vers moi :

— Je te présente Tommaso, un étudiant comme moi du professeur Ermete. Tommaso, voici...

Et là, il s'arrêta car je ne lui avais pas dit mon prénom.

— Catherine, complétai-je.

— Caterina, reprit-il en souriant. Caterina, entre, je te prie, je vais te faire visiter la maison. Pas toute la maison, mais la plus belle pièce, la plus célèbre.

Il me fit prendre un escalier pour accéder à l'étage et me guida vers ce que Malaparte appelait son atrium. Dès l'entrée, les dimensions inhabituelles et le dénuement de la pièce frappaient le visiteur. Je savais que l'écrivain n'avait guère eu d'autres meubles que ceux qui étaient encore là, à part quelques fauteuils peut-être, qui avaient disparu, pour ne laisser que les bancs austères de bois de châtaignier, posés sur des tronçons de colonnes antiques. Les immenses fenêtres qui s'ouvraient comme de grands tableaux sur les rochers et la mer à travers un maigre rideau de pins, éclairaient un volume qui par lui-même aurait eu du mal à capter la lumière. Côté nord, la falaise de Matromania s'élevait si proche et si haute qu'on avait l'impression d'être au niveau de la mer, en oubliant le précipice de trente mètres qui bordait la maison. Le surplomb cyclopéen de Matromania effrayait l'homme, même au sein de sa propre construction, le laissant seul, nu et fragile face aux forces de la nature.

Le paysage sans hommes qui débordait jusqu'à l'intérieur de la casemate rouge de Malaparte renvoyait aux origines du monde, au temps où seuls, les dieux l'habitaient.

Côté sud, le gros rocher du Monacone trônait au milieu de la fenêtre du fond de la salle, avec les trois Faraglioni derrière, la Stella, le Faraglione di Mezzo, en forme d'arche, et le Scopolo, le plus éloigné de la côte. Vus de cette altitude, ils paraissaient beaucoup plus près qu'ils n'étaient en réalité.

Happée par ce paysage grandiose qui abolissait les murs pourtant épais de la *Casa come me*, j'avais à peine aperçu les trois jeunes gens qui travaillaient à la table de bois massif reposant sur des troncs torsadés. Comme ils suivaient des yeux l'intruse qui venait de pénétrer dans l'espace interdit, je les saluai en murmurant un « Buongiorno » timide. Ils me répondirent gravement en hochant la tête mais je n'entendis aucun mot sortir de leurs lèvres.

Adelchi leur parla comme il avait fait pour Tommaso, mais sans se donner la peine de faire les présentations. Rassurés, ils baissèrent de nouveau la tête sur leurs carnets à croquis.

— Ce sont des étudiants en architecture, de la Ca'Foscari, eux aussi. Ils viennent suivre le cours du professeur Ermete pendant l'année. Tu comprends, on ne peut pas faire n'importe quoi quand on restaure les monuments ! Alors les archéologues et les architectes sont obligés de travailler ensemble. Regarde la cheminée !

Je me retournai pour voir cette merveille qui combinait les quatre éléments, avec sa vitre à l'épreuve du feu qui permettait de voir danser des flammes sur la mer, le ciel, et les rochers.

Assise sur le banc aux côtés d'Adelchi, je me penchai pour regarder le paysage à travers un âtre improbable dont le fond donnait sur l'azur. La vue plongeait sur le Scopolo, le faraglione extérieur, avec un bout du Monacone sur sa gauche.

En face de la cheminée, du côté de Matromania, se trouvait un immense panneau de bois sculpté en haut-relief.

— *La Danza* di Pericle Fazzini, expliqua Adelchi.

La sculpture représentait des corps entrelacés qui se tordaient comme sous l'effet d'une ivresse bachique. Je pensai à des corybantes nus qui se seraient mêlés à des ménades. Les yeux fermés, extasiés, les bouches ouvertes pour crier ou chanter, renvoyaient à une fête païenne orgiaque, célébrant les forces primitives de la nature.

Ces corps nus qui s'étreignaient ou se prenaient la tête dans les mains, en proie à une transe douloureuse ou délicieuse, contrastaient avec la géométrie dépouillée du décor. Le paradoxe frappait d'autant plus lorsqu'on connaissait l'origine du sol en pierre, voulu par Malaparte « afin qu'on ne soit pas tenté d'y danser ! ». C'est du moins ce qu'il avait répondu à Raymond Guérin, l'ami écrivain en visite chez lui, qui s'étonnait de ce dallage de grès gris.

— Maintenant, je vais te montrer la chambre du maître, annonça Adelchi.

— Quel maître ? Le professeur Ermete ? demandai-je, étonnée à l'idée qu'il ait pu prendre ainsi possession d'une maison qui ne lui était que prêtée pour des séminaires.

Adelchi sourit :

— Oui, lui aussi, c'est un maître. Mais le vrai, le premier, c'est Malaparte, bien sûr ! Et c'est le professeur qui a tenu à redonner à sa chambre l'aspect qu'elle avait, quand il habitait ici. Viens voir ! Tu pourras t'imprégner de son atmosphère.

L'atrium donnait sur un petit couloir flanqué d'étagères de livres, au bout duquel s'ouvraient deux portes donnant aux chambres. Adelchi me dirigea vers celle de droite en me faisant passer devant lui.

— Entre !

Ce qui frappait au sortir de l'austérité des dalles grises du séjour, c'était le charme fleuri des carreaux de céramique qui recouvraient le sol. Toute la cheminée en était couverte, même sa hotte en

triangle incurvé, offrant une continuité bizarrement belle avec la majolique du sol. Je parcourus la pièce du regard. Des étagères de livres couraient tout autour. Le lit était bien comme l'avait décrit Guérin, à l'antique, spartiate, étroit et recouvert d'une magnifique peau de daim.

Sur un fût de colonne antique reposait une tête en marbre, celle d'un jeune homme à la chevelure comme un soleil, coiffé d'un bonnet phrygien.

— C'est toi, Adelchi ? demandai-je en souriant parce que son abondante chevelure lui faisait, à lui aussi, comme un halo de boucles dorées autour de la tête.

Il rougit en me lançant un regard indigné comme si je venais de commettre un sacrilège.

— C'est Mithra Sol Invictus !

Bien sûr, j'aurais pu le deviner à la coiffe si caractéristique du dieu venu d'Orient.

Adelchi regardait la tête en marbre avec vénération. L'ouvrage était beau, certes, mais le jeune homme paraissait doté d'une sensibilité esthétique tout à fait surprenante. La ferveur avait mûri son visage enfantin.

— C'est la tête qu'on a trouvée à Ostie, n'est-ce pas ?

Je la reconnaissais maintenant pour l'avoir vue au musée du Vatican.

S'arrachant à sa contemplation, il tourna les yeux vers moi avec une ombre de reproche. Il avait perdu son amabilité moqueuse.

— Viens, maintenant ! dit-il en se dirigeant vers le petit corridor qui ramenait à l'atrium.

— Mais cette porte, là, au fond, où mène-t-elle ?

— C'est celle de la salle de bain. Aucun intérêt.

— Non, l'autre, là-bas. Il y a une autre pièce ?

Adelchi avait l'air ennuyé. M'en montrer plus ne faisait pas partie du programme, visiblement.

— C'est le bureau du maître.

Mais comme il était foncièrement gentil, il se força à ajouter : « Si tu y tiens, je peux te le montrer... »

— Oh, s'il te plaît, j'aimerais beaucoup aller jusqu'au bout de la maison, de ce côté-ci !

Il ouvrit la porte convoitée et je découvris la salle de travail que Malaparte avait conçue comme une proue sur le large, sur l'infini d'une mer qui se déroulait tout uniment jusqu'à la Sicile. Par son orientation, elle était baignée de lumière aux premiers rayons du soleil levant. Ce devait être le signal pour Malaparte qu'il était temps de cesser d'écrire et d'aller se reposer, après une nuit d'insomnie et de labeur.

Le bureau était resté comme de son vivant. Mais des papiers et un ordinateur témoignaient d'une activité toujours présente dans cette pièce isolée du reste de la maison, toujours pleine de clarté.

La fenêtre au-dessus du bureau découpait le paysage grandiose de la côte amalfitaine, par-delà le rideau de pins.

Adelchi, mal à l'aise, arpentait la vaste pièce derrière moi, collée à la fenêtre du bureau. Il prenait un livre parmi les étagères basses, qui là encore, couraient comme une frise brune tout le long des murs. Il le feuilletait, puis le reposait en me jetant des coups d'œil impatients que je surprénais à la dérobée.

J'eus pitié de lui, ou plutôt il m'empêchait de jouir de ma présence ici en m'imprégnant de l'atmosphère exceptionnelle de ce cabinet de travail suspendu au-dessus des flots.

— On peut y aller, si tu veux, lui dis-je en me dirigeant vers la chambre.

Soulagé, il ferma la porte derrière moi et me poussa vers le petit couloir.

— C'est la terrasse qu'il faut voir ! Malaparte aurait voulu qu'on puisse monter sur le toit depuis l'atrium, mais il y a renoncé pour garder la symétrie de la construction.

C'était l'étudiant architecte qui parlait, mais son français impeccable m'étonnait.

— Comment as-tu appris le français, Adelchi ? Tu le parles vraiment bien !

— J'ai fait mes études au Lycée français de Milan. Mes parents m'y ont envoyé comme pensionnaire. Ils pensaient que je ferais carrière dans l'hôtellerie ! rajouta-t-il en riant.

Nous descendîmes l'escalier de bois tourné pour ressortir sur la petite terrasse de l'entrée et rejoindre le toit conçu comme un solarium par Malaparte.

En longeant le mur extérieur, Adelchi passa sa main dessus et la porta sans crier gare à mes lèvres. Je me reculai, suffoquée.

— Passe ta langue sur tes lèvres !

Avec méfiance, j'obéis à peine et j'eus soudain le goût du sel marin dans la bouche.

— Les murs sont imprégnés de sel, m’expliqua Adelchi. Un jour, la maison se désagrègera comme un château de sable !

Je regardai plus attentivement les murs rouges cloqués par le sel qui ressortait de toutes parts et je remarquai alors les fenêtres à barreaux du rez-de-chaussée, une évocation de la cellule de Lipari. La *Casa come me*, maison de contrastes. La liberté grande ouverte sur l’infini des éléments en haut, une prison confinée et obscure en bas.

SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL